

NOTES et glanures

MOUVEMENTS REVOLUTIONNAIRES.

BANNOUR Wanda, **Les nihilistes russes.**
N. Tchernychewski, N. Dobrolioubov, D.
Pisarev, Aubier Montaigne, Paris, 1974.

L'auteur introduit les nihilistes des années 1869 en ces termes : « Nihilistes ! Voilà ce que criait sur le passage des garçons à lunettes fumées et des jeunes filles à cheveux courts la société russe bien-pensante qui voyait venir la fin de l'époque des héros démoniaques et des jeunes filles en robe de tulle ... Nihilistes en somme tous ceux qui osaient dire non à l'ordre établi, non aux idées reçues, non aux lieux communs de l'intellect et du sentiment. Nihilistes ceux qui ne pensaient pas que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes sous l'égide paternelle du tsar-libérateur. » Lus et appréciés par Marx et par Lénine, les nihilistes se sont vus des éducateurs du genre humain ; contre l'oppression et la censure, ils ont enseigné l'honnêteté, le courage et le sens du bonheur.

En introduction et pour situer l'époque et l'idéologie régnante, Wanda Bannour présente une lettre curieuse et odieuse où Gogol donne à un propriétaire foncier des conseils qui lui permettront de s'attacher des serviteurs travailleurs et obéissants.

Ensuite six chapitres sont consacrés aux thèmes essentiels du nihilisme : problèmes sociaux des travailleurs, les femmes, l'esthétique, l'utopie, la politique.

Le volume se termine par une biographie des auteurs présentés, une courte bibliographie et un tableau synoptique confrontant histoire russe et histoire internationale en rapport avec le nihilisme.

Le grand mérite de Wanda Bannour est de mettre à portée des lecteurs francophones des textes jusqu'ici peu ou pas traduits.

Ce qui nous rend ces hommes sympathiques, c'est peut-être surtout leur impatience dans la quête du bonheur pour tous comme l'écrit Wanda Bannour : « Que nous le voulions ou non, nous sommes tous hégéliens et marxistes, nous attendons la fin de

l'histoire avec une assurance, une patience qui fut aussi, certes, celle des nihilistes. Mais chez eux le flux vital débordait la coupe de la patience, le frémissement, le sens de l'urgence prenaient le dessus : ils voulaient brûler les étapes, exister bien, ici et maintenant. »

M.R.V.

CHATELET F., PISIER-KOUCHNER E. et
VINCENT J.M., **Les marxistes et la politique**, coll. Thémis, P.U.F., Paris, 1975.

A la fois chronologique et thématique, cette anthologie est axée sur trois périodes : des premiers textes marxistes à la première victoire pratique du marxisme (1843-1917), de la révolution bolchévique à la révolution chinoise de 1949 et de là, aux combats actuels.

Les thèmes envisagés sont classiques : l'Etat, la révolution, le Parti, le communisme, nationalisme et internationalisme.

Thèmes et textes sont accompagnés d'une brève introduction mais toute l'importance est laissée aux textes originaux.

Une chronologie bibliographique suit le choix de textes.

Une mine de documents pour le professeur soucieux de compléter son information.

M.R.V.

Textes de la Révolution palestinienne 1968-1974 présentés et traduits par BICHARA et NAIM KHADER, Ed. Sinbad, 350 p.

Les deux auteurs sont des palestiniens, dont l'un étudie à l'U.C.L. les sciences politiques et sociales, l'autre est docteur en droit.

Il s'agit d'un recueil qui d'après les traducteurs doit « aider à la compréhension de la pensée révolutionnaire palestinienne ». Après une introduction historique et analytique concernant la longue marche des Palestiniens, ils donnent des textes fondamentaux de l'O.L.P. (Fath), du F.P.L.P., du F.D.P.L.P.

Un excellent document de travail en faisant la part de la subjectivité.

J.D.

TILLY Charles et LEES Lynn, **Le peuple de juin 1848**, dans *Annales, Economies, Sociétés, Civilisations*, t. 29, p. 1061-1091, Paris, Colin, 1974.

Le processus de prise de conscience politique du peuple à l'occasion d'une révolution n'est pas irréversible.

Tel est le cas en 1848, où l'on assiste à une démobilisation de l'opinion de 1849 à 1851. Les journées de juin 1848 marquent la rupture entre deux groupes, celui de Février, appuyé sur des organisations libérales et republicaines, est composé d'un saupoudrage d'intellectuels, de journalistes, d'avocats et d'autres membres des professions libérales, un contingent de boutiquiers, un grand nombre d'artisans appartenant aux anciens métiers organisés ; celui de juin découvre une population plus exclusivement ouvrière, une plus grande participation des industries nouvelles, fortement appuyées par les organisations ouvrières, la Garde nationale et les Ateliers nationaux.

Beaucoup de Gardes nationaux ne répondirent pas à l'ordre de mobilisation du gouvernement, sauf dans les dernières heures de la répression ; on estime à 120.000 hommes les forces de répression, contre un chiffre de 10.000 à 15.000 combattants insurgés dont le nombre varia selon les jours et selon l'heure, 1.500 furent tués, 4.500 déportés, les forces de l'ordre avouent 1.300 victimes.

L'insurgé type a de 20 à 40 ans, il a femme et enfants, il est ouvrier métallurgiste, du bâtiment, de l'ameublement ou du vêtement, il vit dans l'Est de Paris, mais il est originaire de province, il appartient soit à la Garde nationale, soit aux Ateliers nationaux, soit aux deux, il se recrute dans les entreprises occupant un nombre élevé d'ouvriers et à personnel mixte. Les femmes et les chômeurs sont peu nombreux. Le maçon, le charpentier, le mécanicien jouent le rôle central dans les combats ; très peu de cols blancs ou de commerçants se joignirent à eux. Une mutation est perceptible depuis 1789, les forces prolétariées l'emportent.

R.V.S.

HINTON, W., **Fanshen. La Révolution communiste dans un village chinois**, coll. « Terre humaine », Plon, Paris, 1971.

En 1947, contre le vœu de l'administration américaine dont il était un agent,

William H. Hinton s'engage au service du Gouvernement populaire du Nord de la Chine comme instructeur en mécanique agricole. De 1948 à 1953, l'Université de Pékin l'invite à enseigner l'anglais et à suivre au village de la Longue Courbe (Sud-Est de Chansi) l'évolution de la révolution agraire en cours.

La première partie du livre est consacrée à une description géographique et à une description sommaire de l'histoire du village de la Grande Courbe, à la situation antérieure à la révolution caractérisée par la pérennité d'une féodalité fondant sa puissance sur la propriété et le contrôle des terres et vivant du produit tiré de ces terres par des paysans réduits à une condition voisine du servage. L'auteur montre comment cette oligarchie paysanne contrôlait l'organisation sociale et religieuse par un système de prêts usuriers.

Il explique également comment la situation économique et sociale générale avait empiré à partir du milieu du XIX^e siècle à cause des concessions commerciales et des autorisations d'investissements accordées aux Européens.

La suite du livre décrit la chute de cette organisation sociale trimillénaire, l'occupation japonaise, le problème de la collaboration, la révolte paysanne inspirée, dirigée par le parti communiste.

Ensuite, c'est la description de la « terreur » dont sont victimes les gros propriétaires, les chinois catholiques. L'auteur montre comment on a fait rendre gorge à la minorité de propriétaires, comment la population « fanshen », c'est-à-dire « retourne son corps », se dresse tel un « homme libre » et comment à l'oppression des riches succède celle des cadres, du parti.

Mais le parti communiste réagit, organise un contrôle permanent des cadres par des « grilles » publiques, sortes de soviets répétés du village où les cadres font leur autocritique et restituent ce qu'ils ont pris indûment et se voient reprocher leur « petit bourgeoisisme » ou leur gauchisme « d'intellectuels qui ne savent pas penser avec les mains ».

L'auteur suit pas à pas toutes ces péripéties. Il est admis aux décisions du village, il vit les crises morales des membres du parti. Son livre me paraît un témoignage capital de la première phase de la révo-

lution agraire chinoise et une mine de « textes » pour les professeurs qui étudient l'évolution des structures agraires et sociales.

R.R.

DANDOIS, B., **Correspondance présentée et annotée entre Marx, Bakounine et César de Paepe**, Centre d'histoire du syndicalisme, Maspero, 316 p.

Ce recueil commence par une présentation de C. de Paepe par J. Bartier et par B. Dandois.

Le « coup d'œil » sur la vie militante de ce théoricien montre combien le P.O.B. s'en est inspiré.

B. Dandois a inventorié 253 lettres dispersées dans de nombreuses collections. Travail ardu, mais qui permet de mieux comprendre le caractère et la pensée de ce socialiste, donc travail utile et intéressant. J.D.

HAUPT G., LOWY M., et WEILL Cl., **Les marxistes et la question nationale. 1848-1914**, Maspéro, Paris, 1974.

Dans une première partie qui envisage l'histoire du problème, G. Haupt aborde les difficultés conceptuelles et analytiques : le vocabulaire spécifique à chaque mouvement national, la diversification d'analyse selon les types de sociétés (agraires, industrielles etc.), la volonté ou le refus d'assumer la question nationale, les différences de mentalités entre l'Europe occidentale et les Etats orientaux ou extra-européens.

La partie la plus importante de l'ouvrage est le recueil de textes qui passe en revue les thèses de Marx, Kautsky, Rosa Luxembourgeois, Bauer, Lénine, James Connolly, etc. Les textes sont accompagnés d'un appareil critique important et d'une bibliographie sommaire.

Ce dossier qui réunit des pièces peu connues ou jusqu'ici dispersées, fournit un excellent thème de réflexion à notre époque qui voit partout surgir ou ressurgir la question nationale.

M.R.V.

GODECHOT Jacques, **Un jury pour la Révolution**, Robert Laffont, Paris, 1974.

Quatorze historiens jugent la Révolution : des libéraux comme Mignet, Thiers, Tocqueville, des républicains comme Lamar-tine, Michelet, Quinet, Aulard, des socialistes comme Louis Blanc, Jaurès, Mathiez, Lefebvre, des conservateurs comme Carlyle, Taine, von Sybel.

Ils la jugent en fonction de leurs propres réactions à leur contexte social ou politique : l'agitation ouvrière de juin 1848 a permis à Louis Blanc de mieux comprendre les problèmes sociaux de 1789-1794 ; pour Thiers, la Commune était une nouvelle Terreur ; Jaurès s'est interrogé sur les origines du mouvement ouvrier français, etc.

Depuis, certes, les recherches sur la Révolution ont progressé par l'apport de nouvelles sources ou de nouvelles méthodes telle l'histoire quantitative et dans l'avenir, d'autres sciences humaines comme la psychanalyse ou la linguistique permettront d'autres développements sur la Révolution. Toutefois, pour mieux la comprendre, il faudra toujours non seulement l'étudier elle-même mais aussi scruter les mobiles de ceux qui l'ont décrite.

Pour conclure, Godechot écrit « L'historiographie est le complément indispensable de l'histoire, elle nous montre pourquoi celle-ci, comme la mer, est toujours belle et « toujours recommencée ».

M.R.V.

DOMMANGET Maurice, **Sylvain Maréchal, « L'homme sans Dieu »**, Spartacus, Paris, 1974.

Les éditions Spartacus rééditent l'ouvrage précieux de Dommanget sur la vie et l'œuvre de l'auteur du Manifeste des Egaux.

Poète, moraliste, journaliste, conspirateur, Maréchal appartient à la fois au mouvement social. C'est bien évidemment par son œuvre philosophique et politique qu'il reste un personnage étonnant de la Révolution.

Principal rédacteur des **Révolution de Paris**, journal jacobin très répandu à l'époque, il a aussi composé **Dame Nature à la barre de l'Assemblée Nationale** et le **Corréctif à la Révolution** qui contiennent les critiques sociales les plus hardies de la po-

litique révolutionnaire : « La révolution n'est pas faite ; elle ne le sera pas tant que vous resterez dans le cercle des mêmes idées, dont les nuances seules auront changé. Vous décrêtez l'abolition de la noblesse mais vous conservez l'état respectif des pauvres et des riches, des maîtres et de leurs valets, vous défendez aux premiers les armoiries, vous déchargez les autres de leurs livrées, mais ces distinctions ne sont que des simulacres, vous ne touchez point aux réalités. » En l'an IV, il rejoint Babeuf et ses partisans et rédige le Manifeste des Egaux.

Dès que Bonaparte paraît s'imposer, il dénonce son ambition. Pendant tout ce temps, il n'a pas cessé en outre d'attaquer la religion et le clergé.

Son activité le place en fondateur éminent de la Libre-Pensée, du Socialisme et de l'Anarchisme. Malgré cela, les œuvres de Maréchal (la liste occupe une cinquantaine de pages du livre) ne sont pratiquement pas accessibles, ce qui explique l'intérêt extraordinaire de l'étude de Dommanget qui pendant quarante ans a approfondi ses recherches sur Maréchal.

M.R.V.

URBANISME ET ENVIRONNEMENT.

YANS Maurice, Aux origines de la grande agglomération, La banlieue liégeoise, dans Documents et mémoires, fasc. XII, Liège. Ed. de la Commission communale de l'histoire de l'Ancien Pays de Liège, 1974.

Périmètre d'environ 9 km de rayon autour du Perron de Liège, la banlieue liégeoise représente une entité à la fois judiciaire, fiscale, administrative, voire politique.

La surface en est fixée pratiquement *ne varietur* à partir du XV^e siècle. Elle disparaît avec les bouleversements administratifs introduits par la Révolution française non sans protestations toutefois jusque sous le Régime hollandais. Avec le souci d'exactitude qui le caractérise, avec l'excellente connaissance des archives qui le distingue, l'auteur nous restitue ici la composition et les variations de ce territoire en toute indépendance vis-à-vis des préoccupations politiques. Rien ne nous empêche cependant de méditer sur la manière dont nos anciens avaient su résoudre les

relations d'une grande ville d'Ancien Régime avec le plat-pays, par l'entremise d'une zone intermédiaire traduisant le rayonnement de fait de l'influence urbaine et la nécessité de s'appuyer sur l'espace périphérique. Rien ne nous empêche non plus d'admirer la souplesse avec laquelle sont résolues les questions les plus brûlantes lorsque le rationalisme juridique ne sévit point. Quand on sait que la qualité de bourgeois pouvait être reconnue à des personnes résidant de fait hors du domaine géographique ou territorial de la ville, on peut regarder avec quelque condescendance les querelles de nos modernes édiles quant aux regroupements de communes, aux délimitations des grandes agglomérations, au régime linguistique de leurs surséants **Historia, magistra gentium !**

R.V.S.

HERON DE VILLEFOSSE, R., Les halles de Lutèce à Rungis. Paris, Librairie académique Perrin, 1973, 396 p.

Luxueusement présenté, ce livre au titre prometteur n'est qu'une description folklorique des Halles, et un recueil chronologique. Cependant l'auteur connaît bien Paris, et pour les amateurs de promenades, il sera amusant d'essayer de retrouver les lieux, les places, les rues, les maisons de ce quartier « dont certaines destructions actuelles lui font perdre son caractère ».

J.D.

NOT Louis, Qu'est-ce que l'étude du milieu. dans coll. « Paidoguide », Paris, Le Centurion, 1973.

L'enseignement dit traditionnel n'ignore pas le milieu, l'enseignant dit rénové lui donne la première place. C'est toute la différence faite entre le « milieu-instrument » et le « milieu-objectif ».

Il convient évidemment de se mettre d'accord sur la notion de milieu. L'auteur propose cette définition qui recueille mon adhésion : « Le milieu se définit comme une structure née d'un système d'interrelations existant entre certains éléments du réel ; l'étude du milieu appréhende donc des ensembles plus ou moins vastes d'êtres et d'objets situés dans une aire de dispersion plus ou moins étendue... les limites sont celles de l'Univers ».

Le « milieu » est au centre, sans jeu de mots, du débat de l'éducation. L'école qui s'en sépare se stérilise. Nombreux sont les pédagogues qui en ont marqué les aspects

bénéfiques : Rabelais, Montaigne, et après eux les tenants laborieux de l'école nouvelle depuis Rousseau jusqu'à Freinet et Decroly, en passant par Claparède, Dewey. L'auteur refuse de voir dans l'étude du milieu l'occasion d'exercer les diverses disciplines. L'étude du milieu constitue une discipline en soi à laquelle les autres disciplines apportent leur contribution et dont elles tirent chacune bénéfice. Ses modalités sont celles de « l'étude authentique : pour l'élève, action et non spectacle, recherche et non leçon ; pour le maître, mutisme et non discours, taire sa science pour n'avoir pas envie de l'offrir si elle est inutile, mais l'étoffer pourtant, afin de ne rien laisser s'enliser, ni s'égarer personne ».

L'étude du milieu pose le problème de la méthode ou plutôt des méthodes, mais le principe à ne pas perdre de vue « consiste à éveiller ou entretenir la curiosité et stimuler la réflexion, aider à classer les faits en suscitant la distinction entre l'essentiel et l'accessoire sans intervenir dans la répartition correspondante, guider ou éclairer la démarche pour remonter aux causes ou descendre aux effets, aider à saisir les ensembles par-dessus les détails, etc. ».

Ce qui compte, n'est-il pas vrai, c'est moins la connaissance en soi que la manière dont elle a été élaborée et perçue.

R.V.S.

BOURDE Guy, Urbanisation et immigration en Amérique latine, Buenos Aires, « Collection Historique », Paris, Aubier-Montaigne, 1974.

Curieusement fondée en 1580 par Juan de Garay à la tête d'une expédition espagnole venant de l'intérieur des terres, Santa Maria de Buenos Aires végète dans ses fonctions politiques et religieuses jusqu'au milieu du XIX^e siècle, avec son *cabildo*, sa forteresse, son implantation géométrique de cité coloniale mijotant dans ses ordures. Elle compte 76.000 habitants en 1852.

Appliquant les méthodes de l'histoire quantitative et plus spécialement celles de l'histoire sérielle, l'auteur nous fournit une abondance d'informations sur la population, le commerce, l'industrie, les équipements, la construction des habitations, appuyée sur des statistiques nombreuses, rehaussées de synthèses sur l'histoire argentine et de témoignages de contemporains.

Avant 1852, la cité conserve le cadre urbain des temps coloniaux, médiocrement satisfait de l'économie du cuir et ignorant l'immigration européenne. De 1852 à la crise mondiale des années 1930, période spécialement étudiée ici, correspondent l'économie d'exportation agricole, l'immigration européenne massive, l'équipement urbain de type occidental qui rangent le Grand Buenos Aires parmi les dix plus grandes villes du Monde, avec un tiers des habitants du pays, soit 3.604.764 en 1936. Depuis lors, la métropole contemporaine s'industrialise, accueille les ruraux de l'intérieur, prolonge ses banlieues et atteint 8.352.900 habitants en 1970, soit 35% de la population totale.

La description, empruntée aux témoins visuels des conditions de migration à travers l'Atlantique, est d'une éloquence rare. Les problèmes multiples sont posés avec précision et pertinence. Les graphiques et diagrammes sont représentatifs, celui des populations étrangères par exemple où la dominante féminine française donne du corps à la réputation du « Chemin de Rio » et ... à son prolongement argentin.

R.V.S.

JACINTO-RODRIGUES, A., Urbanisme et révolution, dans la coll. « Citoyens », Paris, Ed. universitaires, 1973. (10 rue Mayet, 75006 Paris).

On réalise au XIX^e siècle « qu'à une idéologie de classe, à une forme de pouvoir et de propriété, à un type de technologie et de sources énergétiques, tend à correspondre un type d'urbanisation, c'est-à-dire un mode de localisation de l'habitat, divers types d'habitats et d'équipements d'infrastructure, un mode d'appropriation de l'espace et d'implantation dans l'espace des activités de production ».

Le tort de la Révolution soviétique est d'avoir, malgré les exhortations des « désurbanistes », adopté le modèle d'urbanisation capitaliste dont les graves problèmes s'esquissaient déjà en 1917. Dès les années 1920, la question se posait : Densification ou dispersion de l'habitat ? Concentration urbaine ou répartition territoriale de la population ? L'affaire n'est pas sans importance aujourd'hui que les pays tiers sont aux prises avec les affres du développement. Angolais d'origine, réfugié politique, l'auteur n'y est pas insensible. La Chine de Mao et son épigone albanais semblent s'en-

gager dans une voie très différente que celle de l'Union soviétique. L'espace rural y retrouve une vocation sociale dont les pays aux prises avec la révolution industrielle pourraient utilement s'inspirer. Ils s'épargneraient peut-être les drames dont les agglomérations d'Amérique latine ou de l'Union indienne donnent l'effreux spectacle. Un essai à lire et à méditer !

R.V.S.

SACHS Ignacy, **Environnement et styles de développement**, dans **Annales, Economies, civilisations**, t. 29, p. 553-570, Paris, Colin, 1974.

Le Monde est aujourd'hui malade de la croissance. De plus en plus nombreux sont ceux qui se prennent à s'interroger sur son opportunité. L'histoire retrouve ici une chance qu'elle semble avoir perdu sur le terrain traditionnel. « Au-delà d'une géographie humaine par trop possibiliste et d'une écologie par trop déterministe, une nouvelle synthèse reste à faire, où, d'une part, les oppositions entre l'anthropologie et l'histoire auront été abolies, et d'autre part, les modèles de circulation d'énergie s'articuleront avec ceux de production et de circulation de la matière et des valeurs marchandes. En attendant, la prospective passe par la pratique de l'histoire opérationnelle. Pour apprendre à dégager les futurs possibles, il nous faut commencer par démontrer les multiples modèles du passé où population, ressources, énergie, techniques, environnement et organisations sociales s'agencent de façons multiples.

Ainsi peut être analysé et précisé le concept d'éco-développement à la détermination duquel collaborent les notions d'éco-techniques. L'auteur nous en donne des exemples dans les domaines de la nourriture, de l'habitat, de l'énergie, des ressources renouvelables, des ressources naturelles, des services sociaux. Il célèbre les vertus de l'interdisciplinarité et la richesse que contient en idées, méthodes, façons diverses les pratiques anciennes considérées comme périmées mais dont la péremption tient davantage à un manque d'information et d'intérêt qu'à une cause raisonnable.

Voici qui donne raison aux intentions exprimées dans nos directives concernant l'enseignement rénové et l'étude interdisciplinaire du « Milieu naturel, humain et technique ».

R.V.S.

A PROPOS DE L'HISTOIRE.

LEUILLOT P., **Histoire locale et politique de l'histoire**, dans **Annales, Economies, sociétés, civilisations**, t. 29, Paris, Colin, 1974. p. 139-150.

A quoi sert l'histoire ? Telle est la question que depuis des générations se posent les historiens et à laquelle trop d'entre eux répondent encore qu'elle ne sert à rien. L'auteur s'interroge ici sur les mobiles et le bien-fondé de cette attitude : indifférence, snobisme, aveuglement, égoïsme, fausse conscience de la réalité de l'histoire et l'on « continue d'apprendre l'histoire aux collégiens sans leur expliquer de quelle utilité l'histoire peut être dans leur vie et dans leur métier ». L'historien local, plus proche du peuple, plus sensible à la vie matérielle et morale à l'évolution des coutumes, des croyances, des institutions, des industries, est bien plus près des préoccupations de la masse que l'historien universitaire. Au début du siècle, Charles Péguy célébrait la supériorité, en cette matière, du professeur de lycée, serviteur de l'enseignement secondaire, dont l'attention se concentrait sur la modeste société dont il était partie. Il recommandait de partir du présent pour « remonter à quelque connaissance du passé ».

Une recherche sur les finalités de l'histoire, sur la réalité vécue de l'historien devrait bien donner leur pleine signification aux tentatives souvent ratées jusqu'ici des historiens de se situer à l'égard des autres sciences humaines qui dépouillent l'histoire de sa substance jusqu'à ne plus lui laisser rien. Le rétrécissement du champ de l'histoire a des conséquences fâcheuses sur la conservation des témoignages historiques, car les mobiles de l'histoire et des autres sciences humaines sont différents même si elles s'attachent à traiter de matières identiques. Quant aux conséquences sur place de l'histoire dans les programmes d'enseignement, elles sont catastrophiques. « C'est toute une politique de l'histoire à entreprendre, à moins de ne consentir à lui laisser qu'une place résiduelle. Encore faut-il être capable d'expliquer l'histoire, — et à quoi elle sert, — à l'ingénieur, au fonctionnaire, au militant ouvrier, en répondant à ses curiosités ». « Le mépris, ou le dédain du passé, du temps passé, risque, si l'on n'y prend garde,

d'être un signe de fin de siècle ». « Le dédain des historiens professionnels est parfois vraiment inquiétant ».

Quel réconfort pour nous qui luttons depuis tant d'années, avec tant de traverses, contre la capitulation morose de l'historien volontairement réduit à la recherche solitaire, pour restituer à l'histoire sa vraie dimension éducative et sociale que d'entendre cette exhortation.

D'avoir mené le combat sur le plas de la recherche scientifique et du renouvellement de l'histoire dans ce domaine, les **Annales** prendraient-elles conscience de la nécessité d'une lutte sur un plan plus terre-à-terre, celui de l'enseignement, y compris l'enseignement secondaire, et pourquoi pas celui de l'enseignement primaire ? Nous en acceptons l'augure. Puissent ses tenants œuvrer à « avoir une vue d'ensemble de la situation de l'histoire dans le demi-siècle à venir, chercher à définir les différents aspects d'une politique de l'histoire, qu'il s'agisse de pédagogie » et du reste « d'initiation des jeunes et des adultes à l'histoire, de la formation des chercheurs et des enseignants ». Il est plus que temps, puis-est-il ne pas être trop tard.

R.V.S.

THUILLIER Guy, **Pour une prospective de l'histoire**, dans la *Revue historique*, t. 507, p. 119-130, Paris, P.U.F., 1973.

Que l'histoire s'interroge sur elle-même est signe de malaise certes, mais aussi espoir de guérison. Ce bref article réclame, en effet, un effort de réflexion prospective. Il dénonce la conception passéiste de la discipline, le sous-développement de la recherche sur l'histoire et sur les méthodes de l'histoire. Il réclame une révision du champ d'interrogation de l'historien, une approche de l'histoire à naître, une nouvelle définition du matériau sur lequel l'historien travaille : statistique, enquête, sources orales, documents traditionnellement jetés, une révision de la logique de l'histoire dans ses rapports avec les champs d'application interdisciplinaire.

Toute la formation des historiens doit être remise en question : ouverture des spécialités nouvelles, techniques, scientifiques, médicales, etc. ; prépondérance de l'esprit « pratique » ; expérience plus fine du présent.

Les normes de collecte, d'élimination ou de conservation des matériaux historiques doivent être revues.

L'importance de l'actuel, dont la chute dans l'histoire est si rapide de nos jours, s'impose de manière impérative, de même que la réalité de l'obsolescence de certaines formes d'histoire trop dépendantes de structures périmées.

Puisse cet appel, cette adjuration, être entendue et donner lieu à une prise de conscience collective dont l'ensemble des historiens n'a que trop besoin.

R.V.S.

LE ROY LADURIE Emmanuel, **L'histoire immobile**, dans *Annales, sociétés, civilisations*, t. 29, p. 673-692, Paris, Colin, 1974.

Démonstration bien nécessaire des mutations profondes de la science historique depuis vingt ans cette leçon inaugurale du cours professé par l'auteur au Collège de France depuis 1973 en remplacement de Fernand Braudel, mérite d'être lue et méditée par tous les historiens soucieux d'enseignement. Car il ne sert à rien d'enseigner si la matière traitée n'intègre l'acquis de la recherche, fût-il provisoire. Spécialement en histoire où tout finalement demeure provisoire, c'est-à-dire sujet à interprétation, donc à révision.

Saluant au passage l'histoire événementielle, corrigée par les « cliométristes » soumettant l'événement à l'épreuve de la simulation, remplaçant l'histoire immédiate dans sa catégorie de témoignage, l'auteur fait hommage à l'ethnographie, souligne l'apport de la psychanalyse historique, de la démographie, de l'économie, « voire de l'économétrie ». Il marque l'intérêt des modèles biologiques, des méthodes quantitatives grâce auxquelles un jour nouveau peut éclairer par exemple le problème de l'esclavage à la veille de la Guerre de Sécession : système hautement profitable dans un Sud économiquement avancé en dépit de son odieux archaïsme quant aux relations humaines, ce qui ne donne pas raison aux esclavagistes, mais donne tort aux historiographes trop influencés par M^{me} Betcher-Stone.

L'immobilité de l'histoire dans la période à laquelle le cours se consacre, c'est-à-dire 1300-1320 à 1720-1730, se marque dans

la persistance des techniques et des rendements agricoles, la stabilité démographique assurée par la ponction des fléaux : guerre, famine, épidémies, endémies diverses et persistantes. Une seule armée de 8.000 hommes traversant la France de La Rochelle à Montferrat, sous Richelieu, entraîne un million de victimes par les pandémies qu'elle déclenche. L'armée et ceux qui s'en servent, c'est le tombeau de la Nation par la mort qu'elle distribue, par l'impôt qu'elle exige, par la misère qu'elle provoque.

A côté d'une petite minorité dont l'histoire obnubile encore trop nos programmes scolaires, c'est tout un ensemble qui se révèle composé de masses innombrables dont les traits de comportement véhiculent le reliquat massif des croyances, des coutumes et des mentalités anciennes, des façons de faire et des attitudes issues du fond des âges dont la prégnance retourne bien des convictions ou des idées admises, ainsi les « méfaits » du régime seigneurial ne peuvent plus éclipser la croissance de l'époque médiévale, ni le « prestige » des princes modernes cacher le marasme du siècle de Louis XIV ou les théories des philosophes prendre la place des mécanismes économiques et des mutations sociales qui substituent aux émeutes anti-fiscales du XVII^e siècle, la révolution anti-seigneuriale du XVIII^e siècle.

Les sciences humaines avaient oublié qu'elles ne peuvent se construire sans l'épaisseur du passé. Voici qui confirme que l'histoire ne se laisse pas si facilement évincer. **Historia magistra vitae !**

R.V.S.

HALKIN Léon E., Initiation à la critique historique, dans Cahiers des Annales, n° 6, Paris, Colin, 1973, 4^e édition revue.

Plaisir de lire un livret bien écrit, plaisir double lorsqu'il naît sous la plume d'un historien attaché à cerner les principes de la méthode historique et à préciser les aspects de son épistémologie.

Plusieurs fois remanié depuis son édition initiale sous le patronage de feu Lucien Febvre, cet ouvrage s'enrichit aujourd'hui des méditations d'une carrière toute tournée vers l'humanisme, tout empreinte des enseignements de la pensée critique.

Cible de bien des agressions, pourfendue non sans remords par les dernières venues parmi les sciences humaines, l'histoire se dégage peu à peu du chaos, fruit de trop grande richesse, où s'affrontent depuis le début du siècle le bon droit des historiens et les justes convictions de leurs détracteurs. Sagesse des hommes, l'histoire entraîne à la sagesse celui qui s'y applique d'un cœur pur. Les visions se précisent à force de s'interroger, elles se nuancent aussi et poussent à mieux saisir les hommes, avec chaleur. Constaté que les historiens « ne pourraient nier la possibilité d'une philosophie qui ne veut pas dire son nom » est un indice de la santé morale de Clio. Mettre l'histoire en question et dénoncer ceux parmi ses adeptes « qui croient à leur parfaite objectivité et qui osent avancer le pourquoi de toute chose sans se douter de leur subjectivité ... » est le gage de sa réelle probité scientifique. Ce sont là deux des ressorts auxquels devra son salut celle que les Anciens considéraient comme l'aînée des Muses, toujours attentive à ses cadettes, prenant d'elles leurs jeunes idées et leur procurant les données de cette longue recherche où se trouve engagé tout homme épris de liberté.

R.V.S.

Enquête de la nouvelle critique, Aujourd'hui l'histoire, Paris, Editions sociales. 1974, 349 p.

Ouvrage indispensable pour tous ceux qui pensent aux problèmes que posent l'enseignement de l'histoire, la compréhension de l'histoire, à tout ceux qui aiment l'histoire.

Ce recueil rassemble, après une introduction inédite d'A. Casanova et F. Hincker, l'enquête menée par « la nouvelle critique de 1968 à 1973 ». Plus de vingt historiens, dont J. Buhat, G. Duby, J. Legoff, R. Mandrou, C. Mauzauric, A. Soboul, ont accepté d'y collaborer.

Il s'agit de réfléchir théoriquement sur la situation actuelle de l'histoire au sein des nouvelles disciplines qui ont elles aussi pour objet les rapports sociaux.

A recommander aux professeurs.

J.D.

De CERTEAU Michel, **L'absent de l'histoire**, coll. « Repères, sciences humaines et idéologies », sous la direction de Gilles Anqueti, Paris, Mame, 1973.

Depuis que l'histoire est contestée jamais les travaux d'épistémologie historique n'ont été aussi nombreux. C'est le signe d'une conscience troublée qui s'efforce de faire le point. C'est aussi l'indice d'un renouveau prometteur. A travers les ouvrages de quelques historiens attachés à explorer des rivages souvent désertés du passé, à travers les historiens des mentalités, du subconscient, des zones d'ombre et des délires foudroyants, l'auteur tente de faire le point d'une discipline dont l'objectivité restera peut-être toujours entachée de subjectivité.

R.V.S.

BARRET-KRIEGEL Blandine, **Histoire et politique ou l'histoire sciences des effets**, dans **Annales, Economies, sociétés, Civilisations**, t. 28, Paris, Colin, 1973, p. 1437-1462.

Sous la rubrique **Débats et Combats**, l'auteur rappelle avec Marc Bloch que l'histoire est une science dans l'enfance. Comme telle, sa conception évolue. L'événement, méprisé un temps, s'impose aujourd'hui avec force dans une dimension nouvelle. Il s'exprime dans un certain retour au savoir politique enrichi des expériences et des mises en garde des disciples de Lucien Febvre : « L'histoire dans la mesure où elle est toutes les sciences de l'homme dans l'immense domaine du passé, l'histoire est synthèse, elle est orchestre » (F. Braudel).

Dans sa longue marche pour sauver le savoir historique, l'histoire des Annales s'est délestée de plusieurs *impedimenta*. Ainsi, l'**évolutionnisme** en brisant le temps pour le rendre pensable, le **politisme** dans sa vision étiquée de l'histoire, le **moralisme** dans sa prétention de tirer une philosophie de l'histoire, de juger non de comprendre.

Or voici que la politique s'avère nécessaire, qu'au modèle calqué sur la physique l'histoire nouvelle substitue une référence basée sur la biologie, la génétique. Les barrières opposées à l'événement sont successivement levées :

1 - la théorie mécaniste, que l'événement ferait exploser ;

2 - la théorie historiciste basée sur la continuité chronologique où l'événement n'est que symbole ;

3 - la théorie structuraliste où l'événement n'a de réalité que dans ses effets.

Le retour de l'histoire politique appuyé sur la sociologie politique repose sur trois symptômes événementiels :

1 - l'événement comme inscription qui constate que les valeurs historiques ne sont que des phénomènes appelés à l'existence historique, c'est-à-dire à la durée et aux conséquences ;

2 - l'événement comme scission, toute politique étant faite de conflits d'oppositions comme l'assure Machiavel et le constate Lénine dans la perspective d'un triple jeu :

a - du dedans et du dehors car l'événement provient de la déchirure d'un système ;

b - du même et de l'autre, de l'usurpateur usurpé ;

c - de l'avant et de l'après, remplacement indéfini et accéléré du présent par le futur.

3 - événement comme hasard, ni la problématique kantienne de l'histoire comme science possible, ni la position sartrienne considérant l'histoire comme une « tâche à accomplir » ne rendent compte de l'origine et de la cause des événements, dont finalement il n'y a pas de science possible. Ainsi, faute de savoir **pourquoi**, il faut se résoudre à savoir **comment**, connaître les effets et les conséquences. Le poids d'un phénomène historique vient tout entier des effets qu'il dispose sur la balance de l'histoire : non pas d'où ça vient mais ce qui devient. Réhabilitation du grain de sable donc. Introduction d'une nouvelle dimension, **naturaliste** en quelque sorte, de l'histoire. Une nouvelle problématique, mais non un fruit du hasard !

R.V.S.